L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 28 avril 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	72	22
Midi.....	84	29
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	82	28

La Crise Ottomane.

Le remplacement d'Abdul Hamid par son frère Mehemmed Effendi sur le trône de la Turquie, s'est accompli dans des conditions bien autres que celles que l'on était en droit de redouter, quoique depuis le commencement de la crise, l'armée du Sultan et le Sultan lui-même ne parussent pas disposés à offrir la moindre opposition au mouvement suscité par les Jeunes Turcs.

Mais il n'était guère possible de s'attendre à ce que se terminât autrement l'agitation qui, depuis qu'elle avait éclaté sur plusieurs points de l'empire, s'aggravait de jour en jour. Les Jeunes Turcs dont les idées et les aspirations étaient sans cesse contrariées sous le règne d'Abdul Hamid, dont l'absolutisme leur était devenu odieux, ne pouvaient contenir plus longuement leur impatient désir d'en finir avec un régime qui avait fait son temps ; et c'est il y a quelques jours seulement que le feu a été mis aux poudres.

Comme Assemblée nationale, les deux Chambres du Parlement ont siégé à Constantinople pour approuver un décret de déchéance que leur présentait le Chef des Oulimas, juge suprême en toutes questions ecclésiastiques, décret atteignant Abdul Hamid, l'accusant de violation de la loi sacrée, et de crimes nombreux. Le sentiment, semblerait-il, était si fortement opposé au vieux Sultan, qu'il ne fallut exercer aucune pression sur le Parlement pour qu'il résolût de le détrôner et d'acclamer son frère qui désormais sera connu sous le nom de Mehemmed V.

En même temps qu'au palais de Yildiz, Abdul Hamid apprenait sa chute ; au palais de Dolmagbagtshe Mehemmed Reschad Effendi était informé de son avènement; et tous deux, bien qu'animés de sentiments différents, se sont soumis à la volonté populaire, la considérant comme venant de la divinité qu'ils adorent.

Abdul Hamid a dit qu'il s'attendait à être dessaisi de son pouvoir, et il a ajouté qu'il espérait qu'on lui permettrait de demeurer avec sa famille au Palais du Cheriat parce qu'y étant né, il voudrait y mourir.

Le peuple turc a été vite en besogne : la députation parlementaire qui était allée annoncer à Mehemmed Reschad Effendi l'heureuse fortune qui lui arrivait, l'emmenait avec elle pour lui faire jurer fidélité au peuple et à la Constitution, pour l'investir enfin de sa souveraineté. La cérémonie, à cause des circonstances qui l'avaient environnée, a eu lieu au Ministère de la Guerre, et non au Palais Top-Kahou.

Pendant qu'elle se poursuivait, le canon tonnait et l'enthousiasme dans la Capitale était général.

A son retour au palais, le nouveau régnant a été salué sur son passage par tous ses sujets. Quand un peu plus tard une délégation de l'Assemblée Nationale est allée lui présenter ses hommages, Mehemed V lui a dit: Je suis heureux d'être le premier souverain constitutionnel. Mon successeur fera mieux que moi les choses; mais vous pouvez être assurés que je les ferai de mon mieux. J'ai souffert de l'oppression et en connais le poids ; tâchons de travailler ensemble pour le bien de notre pays.

Abdul Hamid a eu un long et brillant règne ; il a dirigé les destinées de l'empire ottoman pendant trente-trois ans, faisant preuve d'une habileté très grande et mettant la Turquie à l'abri de tout empiètement européen.

En juillet dernier, il fut forcé par le parti politique nouveau des Jeunes Turcs de donner à l'empire une constitution ; c'est d'alors que date l'ébranlement de son pouvoir ; des idées nouvelles travaillaient son peuple, un libéralisme que combattaient les institutions anciennes ; et ces idées ont eu pour triomphe définitif sa descente forcée du pouvoir.

Un beau-frère de Marat.

Le docteur E. T. Hamy, membre de l'Institut et professeur au Muséum, a laissé un volume de notes intéressantes sur "les Débuts de Lamarck" dont la statue va être bientôt inaugurée, et sur divers souvenirs de l'ancien Jardin du Roi. On y voit qu'une des sœurs de Marat avait épousé à Genève un certain Olivier qui s'intitulait naturaliste parce qu'il savait préparer et conserver les insectes. En 1794, convaincue qu'en mémoire de son frère son mari avait droit à une place, elle se fit recommander à Daubenton, directeur du Muséum, par le ministre de l'intérieur et en même temps lui envoya une "boëtte renfermant des insectes" que Lamarck et Geoffroy durent examiner. Dabenton répondit d'une plume attendrie au citoyen ministre : " Les professeurs ont partagé unanimement les sentiments que t'a inspirés la sœur de l'ami du peuple, de l'homme qui a défendu ses droits avec tant de courage, etc. Nous sommes prêts à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour remplir ton vœu à l'égard d'Olivier et te donner cette preuve de notre patriotisme, mais..." Mais Dauben ton ajoutait que le Muséum était pauvre, que les vivres étaient chers, qu'on avait à nourrir et soigner plusieurs animaux vivants déposés par la Commune, et qu'il fallait que la Convention augmentât les crédits. La citoyenne Olivier ne se tint pas pour battue ; à défaut d'une place, elle demandait au moins un logement et elle le demandait avec une orthographe extrêmement personnelle : "La satisfaction qu'a ressenti mon mary de voir que tu à randut justice aux talants qu'il a ressus de la sublime nature, talants qui nauroit pût altre repoucé que par lenvie ou jalousie mais ces temts ne sont plut et Lhonne a reprit son caractère". Daubenton répliqua fort poliment qu'une citoyenne de ses amies avait trouvé un joli logement.... dans le quartier. Ce n'était pas du tout ce que rêvait le ménage. Sur ces entrefaites, la nation, mobile, ayant expulsé du Panthéon les cendres de Marat, Olivier perdit ses dernières chances et Lamarck conclut décidément que, malgré son zèle à recueillir les insectes, le candidat n'avait point l'étoffe d'un aide naturaliste qui doit savoir aussi "conserver les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons et rendre à ces animaux leur forme naturelle par son art de les préparer". Olivier n'entra point au Museum et sa femme n'eut jamais la joie d'approcher "le vrait contemplateur des mervielle du Créateur". C'est ainsi qu'elle nommait Daubenton en se laissant "aller aux panchand" de son cœur.

L'Allemagne et le Japon.

Les journaux allemands se font longuement télégraphier de Vienne la nouvelle de la rupture à bref délai de l'alliance anglo-japonaise qui a été répandue par la "Wiener Allgemeine Zeitung" écrit-on de Berlin.

Cette information ne paraît pas avoir provoqué ici une grande surprise. Je vous ai signalé récemment des bruits relatifs à un rapprochement allemand-japonais, dont M. Schiemann s'est fait l'écho dans la "Gazette de la Croix". Des journaux russes ont du reste mentionné également l'action poursuivie au Japon par l'Allemagne, dans le but de mieux faire comprendre à Pétersbourg l'importance des bons rapports avec Berlin.

Le "Lokal-Anzeiger" remarque que la décision du gouvernement de Tokio ne serait pas dépourvue de motifs intimes, car, dit-il, si l'alliance ne garantit plus le Japon contre une attaque russe ou américaine, elle présente pour lui plus d'inconvénients que d'avantages et elle gêne plutôt qu'elle ne favorise son influence dans le concert des puissances. Toutefois, le "Local-Anzeiger" doute encore que l'Angleterre laisse aller les choses jusqu'à une rupture de l'alliance.

Le correspondant viennois de la "Vossische Zeitung" apprend à ce sujet, de source autrichienne bien informée, que la diplomatie internationale a en effet été confidentiellement avisée par le Japon de son intention de mettre prochainement un terme à son alliance avec l'Angleterre. Et il ajoute, toujours d'après les mêmes renseignements autorisés :

" Le Japon s'était déjà considéré comme lésé dans ses intérêts par l'attitude de l'Angleterre lors des préliminaires de Portsmouth. Ensuite s'est scellé le rapprochement anglo-russe et l'entente de ces deux nations au sujet de leurs sphères d'intérêts en Asie, et depuis, l'Angleterre, avec moins de ménagements, est entrée en concurrence avec le Japon au sujet de la Chine. L'amitié étroite entre la Russie et l'Angleterre a éveillé la méfiance du gouvernement de Tokio, qui compte avec l'éventualité d'une revanche russe, et se trouve vis-à-vis de la Russie, en ce qui concerne la Corée, dans la même situation que l'Autriche avant l'annexion de la Bosnie.

"Le gouvernement japonais considère même que la politique anglaise menace de détraire l'équilibre dans l'océan Pacifique ; le Japon a appris en effet que la politique d'entente du roi Edouard, dont le traité avec le Japon constitue la première étape, doit être complétée par un traité avec les Etats-Unis. Ce traité, en apparence dirigé contre l'Allemagne, inquiéterait le Japon dont les Etats-Unis sont l'adversaire le plus puissant dans le Pacifique. Par son traité avec l'Angleterre, le Japon garantissait à celle-ci ses possessions coloniales en Asie. Le traité cessant d'être en vigueur, l'Angleterre sera forcée de réunir une nouvelle flotte de combat en Extrême-Orient, flotte qu'elle avait retirée depuis la signature de son entente avec le Japon. Mais pareille mesure ne va pas sans une réduction de la flotte de la mer du Nord, et c'est ce qui donne pour l'Europe une importance immédiate à la rupture du traité d'alliance entre le Japon et l'Angleterre."

L'émigration allemande en 1908.

D'après la "Gazette de Voss", l'émigration allemande a atteint en 1908 le chiffre le plus faible qui ait été enregistré depuis 1871, en restant pour la première fois au-dessous de 20,000, alors qu'en 1881 l'émigration avait atteint son chiffre maximum avec le chiffre de 220,901 personnes ; elle n'a été, en 1908, que de 19,883, contre 31,696 en 1907. Depuis 1891, il est vrai, elle n'avait jamais plus atteint le chiffre de 40,000. Depuis 1871, le chiffre total de l'émigration allemande a été de 2,750,000 personnes.

Voici le détail des chiffres de l'émigration pour 1908 : 6,600 Allemands se sont embarqués à Hambourg (contre 9,250 en 1907); 10,122 (contre 17,130) à Brême ; 1,774 (contre 3,312) à Anvers ; 1,300 (contre 1,770) dans les ports hollandais, et 87 (contre 233) dans les ports français.

En ce qui concerne la destination, 17,951 (contre 30,431) sont allés aux Etats-Unis ; 280 (contre 335) au Canada ; 336 (contre 167) au Brésil ; 980 (contre 412) dans d'autres parties de l'Amérique ; 23 (contre 37) en Afrique; 1 (contre 0) en Asie, et 175 (contre 165) en Australie.

En ce qui concerne l'origine des émigrants, 10 989 (contre 18 005) venaient de Prusse, 1 029 (contre 3 332) de Posnanie, 575 (contre 1 332), de la Prusse occidentale 538 (contre 693) de Pomeranie. Le Brandebourg, à lui seul (Berlin compris) a fourni 2.159 (contre 2.725) émigrants.

Balzac et les huissiers.

" Il est dit, écrivait Balzac à Mme Hanska le 13 juillet 1846, que je connaîtrai toutes les horreurs de la dette ! " Le pauvre grand homme ne croyait pas si bien dire. Cinquante-neuf ans après sa mort, soixante-trois ans après sa prophétie, ces horreurs de la dette, il les connaît encore. Un comité de gens de lettres avait loué l'an dernier, pour y établir un musée balzacien, le pavillon de la rue Raynouard où l'écrivain, après ses désastres financiers, composa " César Birotteau ", " les Paysans " et ses derniers chefs-d'œuvre. On voulait créer là une maison de Balzac analogue à la maison Victor Hugo, de la place des Vosges. Mais on avait compté sans la guigne du prosateur qui ne sut jamais, comme le poète, assurer son avenir. L'ombre du grand homme n'ayant pas payé son terme, un huissier est venu saisir ses meubles et, la valeur de ces meubles ne suffisant pas à garantir la dette, le défunt insolvable eût été expulsé si le juge des référés ne lui eût, par faveur spéciale, accordé un délai. "Les Nouvelles" ont interviewé M. de Royaumont, conservateur du musée balzacien, sur ces tristes conjonctures. Celui-ci a commencé par mettre hors de cause la propriétaire actuelle, Mme Barbier. Fille de l'ancienne propriétaire de Balzac, elle s'est toujours montrée, comme sa mère, généreuse et patiente ; elle le serait encore sans sa famille qui la pousse. Comme on lui objectait l'éclat de l'inauguration, le gala donné en décembre au théâtre Sarah Bernhardt, tous les concours qui alors paraissaient s'offrir : "Hélas ! répondit M. de Royaumont, les promesses se réduisent souvent à de belles paroles. Il y a des académiciens millionnaires qui auraient pu faire un joli geste. Le Conseil municipal ne nous a rien donné. La Société des Gens de lettres accorde 25 fr., à l'homme qui a si vaillamment défendu la propriété littéraire !" Pourtant, M. de Royaumont ne se laisse point abattre. Il veut sauver la maison de Balzac ; il ira, au besoin, mendier à Weimar, à Stratford-sur-Avon, dans la maison de Gœthe et dans celle de Shakespeare.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 avril 1909.

I.—Le retrait de la candidature Hohenzollern, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française.

II.—Pierre et Thérèse, deuxième partie, par M. Marcel Prévost.

III.—Le dernier des Attiques.—Ménandre, par M. Maurice Croiset, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

IV.—La langue française et les révolutions de l'Orient, par H. Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Académie des Sciences morales.

V.—Une héroïne cornélienne.—Jacqueline Pascal, par M. Victor Giraud.

VI.—Une biographie anglaise de Jeanne d'Arc, par M. T. de Wyzewa.

VII.—Revue dramatique : "Connais-toi", à la Comédie-Française ; —"Le Scandale", à la Renaissance, par M. René Doumic, de l'Académie française.

VIII.—Chronique de La Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

IX—Bulletin Bibliographique.

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

CITÉ BLANCHE.

Le succès de la Cité Blanche s'accentue chaque jour, et une foule de plus en plus nombreuse assiste chaque jour aux charmantes représentations de vaudeville données sur la scène de ce théâtre.

Les artistes qui paraissent cette semaine ne laissent rien à désirer et exécutent à la perfection un programme composé avec goût.

Il faut en particulier citer le comique Garry Owen, dont la présence à chaque apparition est accueillie par des applaudissements prolongés.

ORPHEUM.

Les automates présentés par Jewell, cette semaine à l'Orpheum sont l'une des principales attractions de ce théâtre.

Cette semaine est la dernière de la saison et le public en profite pour se rendre en foule à chaque représentation.

LE CZAR DE TOUS LES VAUDEVILLES.

Mr. MARTIN BECK, A L'ORPHEUM.

Guillotte est mis en jugement.

L. V. Guillotte, l'ex-directeur du Bureau des Transferts, accusé de détournement dans l'exercice de ses fonctions, a été traduit en jugement, hier matin, devant la Cour criminelle de District présidée par le juge Baker.

La plus grande partie de la matinée a été employée à la formation du jury.

Guillotte est défendu par les avocats Lionel Adams et Générelly.

Le premier témoin appelé à la barre a été M. Edward King, employé dans le même bureau que Guillotte à l'époque où celui-ci opéra ses détournements.

Albert Buisson, Ferdinand White, Rudolph Doll ont été interrogés ensuite, puis les témoins de la défense on été entendus.

Après la plaidoirie des avocats le jury s'est retiré à dix heures et demie pour délibérer.

Une heure plus tard il a rendu un verdict négatif.

Guillotte a été aussitôt remis en liberté.

Le jury chargé de rendre un verdict sur le sort de Guillotte était composé comme suit :

MM. Joseph Chauchon, Philip Schaefer, Leon C. David, John J. McDermott, Hunter S. Charlton, George de Reyna, René Kernion, J. L. Parks, A. Catal, John H. Bierhorst, Edward Brou et William Avril.

Assemblée annuelle des dentistes de l'Etat.

La trente-troisième assemblée annuelle de la Société des Dentistes de la Louisiane s'est réunie, hier matin, dans la salle des banquets de l'Hôtel St-Charles, sous la présidence du Dr H. J. Feltus, de Baton-Rouge.

La plus grande partie de la séance a été occupée par la lecture de divers rapports.

Les Drs. J. J. Sarrazin et W. E. Walker rapporteurs des premiers et second districts ont annoncé que les autorités scolaires avaient consenti à autoriser l'examen des dents des élèves des écoles publiques.

Le Dr. Bernard, rapporteur du Troisième district a fait une déclaration semblable.

Pendant la séance de l'après-midi le Dr H. J. Feltus président, a prononcé le discours annuel en exprimant sa satisfaction des progrès accomplis récemment par la Société.

La Convention durera jusqu'à vendredi à midi et comprendra deux séances de nuit

Un banquet sera donné vendredi soir à l'Hôtel St Charles.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$2.Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont qu'à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 25. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

Le Passé D'une Mère

II

(Suite.)

—Ah ! mon ami, si vous vouliez, quel bien vous pourriez me faire ! Je vous assure que vous me soulageriez tout de suite.

" Vous m'ôteriez le poids qui pèse là sur ma poitrine.

Et son regard trahissait l'intensité de sa souffrance.

Lucien Richaud en était tout impressionné.

—Si vous vouliez.... Je sais que vous l'aimez, dites-moi où elle est allée ! Je vous en prie, je vous en supplie, dites-le-moi.. je ne le répéterai pas mais cela me fera tant de bien de savoir où elle est !

Sa voix se faisait douce et suppliante, comme celle d'un enfant.

Son regard, mouillé de larmes, était encore plus étrange, plus douloureux. Ses paroles, que Lucien attribuait à la fièvre, finirent par l'inquiéter.

Il ne pouvait soutenir l'éclat de ses yeux, qui ne cessaient de le fixer :

—Ah ! parlez, ne me laissez pas dans ce doute affreux.

" Dites-moi que je n'ai pas rêvé, dites-moi que vous l'aimez, que vous savez où elle est.

" Que j'entende le son de votre voix ! j'ai peur. Ne suis-je pas le jouet d'une hallucination ?

Et il passa la main sur ses yeux, sur son front, comme pour chasser une vision.

Il s'était soulevé, il haletait, il avait de nouveau un terrible accès de fièvre !

Lucien s'était levé.

—Calmez-vous, je vous en prie ; tenez, c'est l'heure, prenez votre potion.

Et il lui en fit boire deux cuillerées.

Le malade continuait à s'agiter, ses mains étaient brûlantes.

—Ah ! ne me quittez pas, suppliait-il, répondez moi, tout bas si vous voulez, personne ne nous entendra.... Mais dites-moi la vérité.

" Vous aimez Marthe, n'est-ce pas ? et vous savez où elle est ?

Lucien faillit laisser tomber la bouteille qu'il tenait à la main.

A son tour, il fixa le vieillard.

C'était lui qui croyait rêver à présent.

Cependant il avait bien entendu.

Le vieillard avait bien dit : " Vous aimez Marthe, n'est ce pas ? "

Et maintenant il s'accrochait à lui, il ne le lâchait pas :

—Dites, répondez, je vous en supplie !

Alors, pour ne pas contrarier le malade, Lucien répondit :

—Mais oui, certainement.... Calmez-vous, je vous dis la vérité.

Pierre Mauran poussa une longue exclamation et sa tête retomba sur le coussin du lit.

Il ferma les yeux. Sous l'effet calmant de la potion, la fièvre devint moins forte, et il cessa de s'agiter convulsivement.

Lucien Richaud restait debout au bord du lit, ne cessant de regarder l'énigmatique voyageur.

Peu à peu il s'était assoupi, mais sa respiration demeurait forte et haletante ; elle était coupée de plaintes et de soupirs, au milieu desquels on distinguait de temps à autre quelques mots.

Mais le seul que Lucien pût comprendre était celui de Marthe.

Ce nom revenait souvent sur les lèvres du vieillard et chaque fois Lucien tressaillait.

Longtemps, il resta à la même place ; puis, le garçon étant venu :

—Cet homme est très malade, lui dit-il ; il faudra une garde pour la nuit.

" Avertissez tout de suite le patron.

On envoya chercher une femme qui avait l'habitude de soigner les malades.

En attendant, la patronne vint elle-même s'asseoir au chevet du voyageur.

—Savez vous, demanda Lucien au propriétaire de l'hôtel qui est ce monsieur ?

—Je l'ignore totalement. Il est arrivé hier matin, m'a dit qu'il voyageait pour son agrément. Il s'est inscrit sous le nom de Pierre Syndon.

" Je ne sais pas autre chose.

" Mais il doit être riche, car il a de belle valises et un nécessaire de toilette en argent.

Lucien hocha la tête et s'en alla.

Il revint plusieurs fois à l'hôtel, dans la soirée ; mais le malade sommeillait toujours.

La garde était arrivée.

—Laissez le dormir ; quand il se réveillera, vous lui donnerez une cuillerée de cette potion ; s'il a soif, vous lui ferez boire de l'eau de Vichy.

Et, après avoir jeté un dernier regard sur le malade assoupi, Lucien Richaud se retira.

Il rentra chez lui.

Depuis l'accident, il menait une vie exemplaire.

Il passait des heures entières dans sa chambre à travailler.

La leçon que le hasard s'était chargé de lui donner avait été rude, en effet. Il n'était pas encore remis de la secousse qu'il avait éprouvée.

Quand il pensait à cette nuit effroyable, à sa course échevelée de Villefranche au Moulin, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un frisson.

Quand il pensait à ce qui aurait pu arriver, à ce qui serait sûrement advenu sans le dévouement sublime d'Albert, il rougissait jusqu'aux cheveux de honte et de colère.

Dans son âme, les sentiments les plus opposés se livraient une bataille dont l'issue devait décider de son avenir.

Il avait lui-même cette impression qu'il subissait une crise qui serait décisive.

Deviendrait-il un honnête homme, comme l'avait été son père ?

Marcherait-il, au contraire, sur les traces de son ami Milou ?

Tout dépendait des résolutions qu'il allait prendre.

Il s'était promis, dès le lendemain de cette soirée mémorable, de renoncer à ses rêves malsains de gloire, de fortune et de luxe.

Il avait décidé d'accepter son sort qui voulait qu'il fût médecin de campagne et qu'il prit la succession de son père.

—Mon père a été heureux ; pourquoi ne le serais-je pas ? Lise épousera sans doute, un jour ou l'autre, quelque brave garçon du pays, probablement Jacques Daussant.

Je vivrai auprès d'elle jusqu'au jour où je me marierai à mon tour ; j'épouserai une honnête fille que aura quelque bien. Nous vivrons dans l'aisance, la paix et la tranquillité.

Puis ses rancunes, ses désirs mauvais, et surtout le souvenir de Marthe lui revenaient à l'esprit.

Il était dans la situation d'un homme qui se trouve au carrefour de deux routes et ne sait laquelle choisir.

L'une de ces routes est agréable et fleurie ; c'est celle qu'il préférerait, mais la pente en est glissante et rapide.

Il devine qu'au bout, elle se termine par un précipice et qu'elle conduit au déshonneur, à la honte, à l'infamie.

L'autre est toute en ligne droite, l'aspect en est sévère et pénible, mais nul précipice ne le borde et on est sûr de n'y trouver que le repos, le contentement, l'estime de soi et des autres.

Lucien s'était engagé sur la première ; une brusque catastrophe l'avait rejeté et remis de force dans le droit chemin.

Aurait-il le courage d'achever le parcours ? Il le désirait ardemment pendant les jours qui suivirent l'accident.

Il le souhaitait plus qu'il ne l'espérait.

Il se trouvait dans cet état d'esprit quand il fut appelé à l'hôtel de France pour soigner un voyageur subitement indisposé.

Le soir, rentré dans sa chambre, pensant à ce malade, il se disait :

—C'est extraordinaire !

" Evidemment il a la fièvre, le délire. Cependant ses paroles ne sont pas dépourvues de tout sens.

" Il a prononcé le nom de Marthe ; c'est certainement à Marthe Boissière qu'il pensait, puisqu'il a dit : elle est partie, et puisqu'il croit que je l'aime ! Etrange, étrange !

" Quel est encore ce mystère ?

" Comment cet étranger peut-il savoir que je l'aime ? ajouta-t-il tout bas.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, il chercha l'explication des paroles du vieillard, faisant mille suppositions, sans parvenir à s'arrêter à l'une d'elles.

Et de nouveau il pensa à Marthe ! Le souvenir de la jeune fille